Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 95 (1967-1968)
Heft: 5-6

Artikel: Au bon vieux temps : Marianne
Autor: Brigitte
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-234697

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Marianne

par Brigitte

Elle était pauvre comme l'avait été sa mère et, par-delà les années, sa grand-mère. Elle avait l'habitude et n'en souffrait pas. Elle vivait dans une grisaille de vie obscure, et son visage, vieilli maintenant, avait la teinte de sa jupe qui montrait la corde.

Mais la pauvreté, si répandue dans ce temps-là, rend industrieux et Marianne y était habile.

On buvait du café chez elle, le dimanche. Elle avait semé de la chicorée : la verdure allait dans la soupe, mais la racine, grillée et moulue, corsait le breuvage. Le café, précieuse denrée, était complété de grain rôti. C'était bon tout de même.

Marianne allait au bois, bien sûr, ramasser les pives et les branches mortes, mais il fallait se lever tôt, marcher longtemps, se baisser souvent pour rentrer une petite récolte, parce qu'on était nombreux dans la forêt.

Pour son mari, elle coupait des tiges de chèvrefeuille qu'il fumait en guise de cigare. De temps en temps, il s'offrait une pipe de bon tabac, mais sa compagne regardait s'en aller cette fumée avec un brin de colère, elle, si douce.

Il avait ses idées, son Abram. Ainsi, il ne se contentait pas d'un bout de ficelle pour attacher ses socques ; il lui fallait des lacets de cuir à bouts ferrés !

De bon matin, Marianne battait le briquet pour faire flamber son bois et cuire la soupe de leur déjeuner. Puis elle recouvrait les braises de cendres et gardait jusqu'au soir un feu qu'un rien faisait reprendre. Et le mari trouvait là un « brandon » bien rouge pour rallumer sa pipe.

Chez une cousine de derrière la colline, Marianne avait bu un café extraordinaire, où sa parente avait jeté un petit morceau roux qui fondait et donnait un goût délicieux.

« Cela vient de loin, du pays des pharaons, expliquait la cousine, c'est pourquoi cela coûte si cher, ce sucre de canne. »

Pour Abram, ses rêves n'allaient pas jusqu'en Egypte, mais curieux de toute nouveauté, il avait entendu parler d'une invention merveilleuse, venue d'Autriche ou d'Allemagne. Il suffisait de frotter un morceau de bois sur une surface rugueuse et, du coup, la flamme jaillissait.

« Voilà qui serait commode pour allumer une pipe », pensait-il.

Il alla un jour à la ville, revint avec une boîte grise et montra à sa femme sa trouvaille. Tout fier, il fit flamber l'allumette qui, docilement, allume les brindilles qu'il lui tendait.

La vieille, curieuse mais méfiante et surtout inquiète, lui demanda :

— Combien as-tu payé ça ?

— 2 francs.

— 2 francs... dit sa compagne, et elle laissa choir son tricot devant l'énormité de cette révélation.

2 francs. Toute la nuit, la vieille femme pleura en pensant à la folle prodigalité de son mari.

Marianne, pauvre Marianne, l'once de sucre des pharaons à quoi tu rêvais n'est pas pour demain.